LE MAL DE MER DE MARIE DARRIEUSSECQ: DÉFI DES CLICHÉS ET COMPLEXE DE LA MÈRE

Serenela GHIŢEANU
Universitatea Petrol-Gaze din Ploieşti
serenelag@yahoo.fr

Abstract

«Le Mal de mer » by Marie Darrieussecq: challenge of the clichés and Mother complex.

The aim of the article is to interpret the non-typical modes through which Marie Darrieussecq describes a case of alienation caused by the Mother complex, in the novel "Le Mal de mer".The feeling of the maternity is questioned in a daring way, by a problematical women-trio, on three generations. References as Gaston Bachelard or Julia Kristeva are used in order to explain an archetypal imagery or a theory from psychoanalysis. The writer proceeds to a personalization of the Sea (actually, the main character of the novel), and also to a scientific approach in several descriptions. Instead of a traditional plot, the novel offers a new vision on the Universe, on the Earth and on the oceans. The idea of belonging to a certain space is also questioned and the issue is to present a deterritorialization which becomes more and more frequent nowadays.

Key words: identity issues, philosophy of imagination, psychoanalysis, mother complex, deterritorialization

Resumé

L'article se propose d'analyser les moyens atypiques par lesquels Marie Darrieussecq décrit un cas d'aliénation due à un complexe maternel, en faisant de la mer le vrai personnage principal du récit « Le Mal de mer ». Le sentiment de la maternité est mis en cause d'une manière audacieuse, à travers un trio féminin problématique, sur trois générations. Le texte procède à une personnalisation de la mer, tout comme à une approche scientifique dans des descriptions nombreuses. A la place d'une intrigue, le récit donne une nouvelle vision sur l'univers, sur la Terre et les eaux. L'idée de l'appartenance à un certain espace est également mise en cause,

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

ayant comme enjeu une déterritorialisation contemporaine qui devient de plus en plus fréquente.

Mots-clefs: identité, philosophie de l'imagination, psychanalyse, complexe de la mère, déterritorialisation.

Marie Darrieussecq est une écrivaine française contemporaine qui tout en faisant partie d'un groupe d'écrivaines qui, dans les années 1990, reçoivent l'héritage de l'émancipation féminine à travers les ouvrages d'Hélène Cixous, et proposent dans leurs récits de fiction une démystification totale du corps et de la sexualité féminine. Virginie Despentes, Camille Laurens, Lorette Nobécourt, Catherine Millet, Catherine Cusset, Chloé Delaume sont les principaux noms de ces « nouvelles barbares » et il faut dire que chacune poursuit à sa façon, dans leurs ouvrages respectifs, la nouvelle libération des femmes.

A partir de son début, en 1996, avec *Truismes*, roman qui dénonce de manière choquante l'image de la femme vue comme objet de consommation, en passant par *Naissance des fantômes*, en 1998, roman qui plonge dans les états d'une femme qui est quittée du jour au lendemain, sans aucune explication, par son mari, en passant également par *Le Bébé*, en 2002, récit qui dévoile sans hésiter les aspects désagréables concernant l'expérience d'être mère, et jusqu'à *Tom est mort*, en 2007, roman qui traite du travail de deuil après un enfant, Marie Darrieussecq étonne toujours par la thématique et par le style.

Son troisième roman, *Le mal de mer*, paru en 1999, est un récit court mais dont la lecture est moins facile que pour les autres titres de Marie Darrieussecq. La trame (maigre) se laisse lire avec difficulté, au fur et à mesure que le lecteur avance et tout ce qui fait plus ou moins convention dans un récit se trouve décalé. D'ailleurs, le point de vue est ambigu, le texte est écrit à la troisième personne mais ce n'est qu'en avançant dans les fragments du récit (pas de chapitre, pas de sous-titres..) que le lecteur peut comprendre s'il s'agit de la perception de l'héroïne, de sa mère, de sa fille ou de celle du détective privé.

L'héroïne du récit *Le mal de mer* n'a pas de nom, elle est jeune mais sans âge, elle n'a pas de métier non plus, nous apprenons d'elle qu'elle est mariée, qu'elle a une petite fille et qu'un jour du mois de mai, elle quitte sans

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

aucune explication sa ville et toute sa vie, en emportant son enfant, pour atteindre une station célèbre du sud de la France (Biarritz, le plus vraisemblablement), près de la région basque, où l'écrivaine est née d'ailleurs. Nous avons donc le thème de la fugue, présent aussi dans *Naissance des fantômes* et dans *Le Pays.*

En utilisant seulement de l'argent liquide, la femme se fait repérer avec un certain retard par le détective privé, envoyé par le mari et la mère. Dans *Le mal de mer* il n'y a pas de dialogues, ni de monologue intérieur. Nous ne savons pas ce que pense l'héroïne, elle semble emmurée en elle-même et le restera jusqu'à la fin. Les figures de la mère de l'héroïne et celle du mari nous restent tout aussi opaques, c'est un texte comme frappé par l'autisme, dans lequel la description des décors et des objets tient une place de choix. Il faut mentionner que dans ses romans et récits, Marie Darrieussecq est assez avare avec l'expression des sentiments de ses personnages. Dans *Le mal de mer* le décor est fait de la station du bord de la mer, des locations habitées par l'héroïne et sa fille (une tente, puis une chambre d'hôtel) et surtout de la plage et de la mer.

L'élément de surprise dans ce roman vient d'abord du fait de la transformation de la mer en un personnage du roman et du traitement atypique des états d'âme de l'héroïne, qui semble en proie à une dépression (elle fugue, elle pleure, aucune phrase ne nous parvient d'elle, elle ne fait rien, elle regarde longuement la mer). Il n'y a pas de trace d'analyse psychologique traditionnelle de cette femme qui décide de tout quitter. Dès qu'elle est retrouvée par le détective privé embauché par son mari et dès qu'elle entend la proposition de celui-ci de lui laisser la fillette, elle accepte et elle quittera la station de mer pour partir vivre en Australie.

Il s'agit d'une identité en crise, certes, mais le lecteur reste tout aussi confus à la fin sur les raisons des fuites successives de l'héroïne. L'enjeu du récit semble être la perception de la planète Terre comme un monde mal connu, extrêmement surprenant si l'homme a l'audace d'essayer de la découvrir vraiment, l'enjeu est dans une vision originale de l'univers et le désir de l'écrivaine est de proposer une autre approche du petit/grand cosmos dans lequel nous vivons.

L'originalité avec laquelle Marie Darrieussecq traite ce thème de la fugue est assumée pleinement, elle déclare, dans un entretien avec Becky Miller et Martha Holmes :

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

> « *Le monde est aussi fait d'électrons, de microbes, d'ondes, de nouvelles odeurs etc…Je veux ouvrir des yeux sous les yeux des lecteurs, des oreilles sous leurs oreilles, une nouvelle peau sous leur peau. A quoi sert un livre qui ne propose pas de voir le monde comme s'il se dévoilait pour la première fois ? Pour ce travail, il faut des phrases nouvelles, des formes nouvelles, de nouvelles postures d'écriture* » (Miller&Holmes 2001).

Afin d'arriver à secouer une vision ancienne du monde, il faut avoir le courage de défier les stéréotypes culturels, les clichés, et la capacité de venir avec des images qui frappent et laissent même interdit le lecteur, lorsqu'on lui décrit une figure très fréquente dans la littérature universelle, celle de la mer. La mer est depuis des millénaires vue comme source primordiale de la vie, ensuite comme possible danger de mort, une mort sans sépulture, qui fait trembler etc.[1]

La mer de Marie Darrieussecq est une force de la Nature qui est dans un permanent changement de forme, une Nature en perpétuelle métamorphose, fascinante et inquiétante à la fois, et qui, en plus, revêt une symbolique qui a été signalée plus récemment dans la culture universelle, seulement au XX-e. siècle, par la psychanalyse.

Le combat contre les clichés culturels avait commencé avec le roman *Truisme*s, il ne fait donc que continuer avec *Le mal de me*r. Marie Darrieussecq l'explique, dans l'entretien déjà mentionné :

> « *…toute écriture exploratrice, novatrice, est politique : même apparemment éloignée du « réel », des « événements », elle fournit le langage moderne, elle bâtit les outils verbaux et mentaux qui permettent de penser le monde. Elle corrode les clichés, elle fait rendre gorge au prêt-à-penser, au déjà dit. Toute écriture vraie se joue contre les clichés, les « truismes », qui retiennent en arrière le mouvement de*

[1] Selon le *Dictionnaire des symb*oles de Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, la mer est un «*Symbole de la dynamique de la vie. Tout sort de la mer et tout y retourne : lieu des naissances, des transformations et des renaissances. Eaux en mouvement, la mer symbolise un état transitoire entre les possibles encore informels et les réalités formelles, une situation d'ambivalence, qui est celle de l'incertitude, du doute, de l'indécision et qui peut se conclure bien ou mal. De là vient que la mer est à la fois l'image de la vie et celle de la mort* » (p. 623)

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

> *la pensée, qui ratent le flux de la vie, qui font verser le langage et l'homme dans l'aliénation et la mort* » (Miller&Holmes 2001).

Dans une étude sur ce qu'elle appelle « les espaces-fantômes » chez Marie Darrieussecq, Timea Gyimesi observe que l'écrivaine française nous propose au lieu de la représentation- l'expérimentation. L'espace serait désormais «*un milieu instable voué aux dynamiques apparemment aléatoires* » (Gyimesi 2015 : 87). Les emprunts que Darrieussecq fait aux sciences, dans ses descriptions, rendent compte du fait que « *le paradigme du système en déséquilibre n'est plus solidaire de la représentation, il l'est par contre des mondes à venir qui n'ont de cesse de s'ébaucher, se dévoiler « pour la première fois* » (Ibid. : 88).

Dans ce sens, la mer est vue d'abord comme un rideau vertical. Double changement des traits spécifiques de la mer : au lieu d'être horizontale, elle est verticale, au lieu d'être fluide, elle devient sous la plume de Darrieussecq matérielle :

> « *…la mer est une paroi verticale, à travers laquelle il suffirait de passer ; l'eau glisserait du nez aux joues, de la poitrine au dos, du ventre aux hanches puis aux reins, et se refermerait : on entrerait dans la mer comme on passe un rideau* » (Darrieussecq 2004 : 31).

Ensuite, la mer est un organisme doté de traits humains et de là, un possible entrecroisement entre le corps humain et la mer, lorsque l'homme s'y trouve plongé. Plus que cela, leur croisement se fait par l'organe privilégié de la perception :

> « *L'eau est un grand œil vert collé contre son œil, elle voit au fond de la pupille de l'eau, jusqu'au cerveau de l'eau, les bulles, les circonvolutions, les vortex, les incertitudes…* » (Ibid. : 12).

En pleine nage, le corps humain est comparé à celui d'un poisson, enfin, la mer-œil frémit comme des battements de cils tandis que le sable, mentionné dans ce contexte, nous fait penser à l'expression « avoir du sable dans les yeux ». En tout cas, l'anthropomorphisme est recherché par l'écrivaine pour son ambiguïté-même :

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

« *…son ventre se plaque au fond, elle est un poisson plat et ce qu'elle voit de sa peau est couleur de sable, alors tout décolle…, la mer s'enroule au-dessus d'elle, arrache l'eau, quelque chose s'écroule loin derrière, elle est l'extrême bout de ce cil qui bat et le sable dur, écrase, compact, glisse sous elle, s'éloigne ; l'œil s'ouvre* » (Ibid. : 122-123)

Une autre métamorphose de la mer, c'est la forme d'un animal, comme par ironie peut-être, un grand animal qui vit dans les déserts :

« …appuyés à l'océan comme au front d'un éléphant, la mer n'est plus qu'un grand balancement ; de lourdes pattes, au loin, heurtent le sol ; des muscles glissent sous la surface, des épaules roulent, des pentes de cuir plat » (Ibid. : 124)

Evidemment, l'infini de la mer n'est pas oublié, même si c'est un cliché, mais l'idée qui s'impose est que la mer se mêle à la terre et que les contours nets disparaissent :

« *On ne sait pas ou regarder, comment choisir : ce qui s'arrête, ce qui commence, le côté plein ou le côté vide ; quel pan de la planète est en bordure de l'autre, l'effondrement bleu de la mer, ou les hauteurs meublées de la ville …* » (Ibid.: 55).

Le choix de l'héroïne de partir, à la fin, en Australie est un renforcement de son choix initial de quitter sa ville pour le bord de la mer. En Australie, la mer dominera complètement la terre, même s'il s'agit d'une très grande île. Les rapports de force entre terre et mer seront bien en faveur de la dernière. Nous pourrions renchérir en disant qu'une grande île comme l'Australie semble s'amoindrir par rapport aux océans qui l'entourent et que le rêve de l'héroïne serait de vivre sur un bout de terre seulement parce qu'elle ne peut pas vivre dans l'eau tout simplement.

Voyons maintenant la symbolique donnée par la psychanalyse à la relation avec la mer. Dans son étude *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière,* Gaston Bachelard nous rappelle dans le chapitre

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

« L'eau maternelle et l'eau féminine » les appréciations faites par Marie Bonaparte dans son livre sur Edgar Allan Poe (1934) lorsqu'elle parle de « mère-paysage » : étant donné que ce qui fait qu'on aime le réel, c'est le sentiment qu'il nous donne, « la mer est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels » (Bonaparte *apud* Bachelard 2016 :138). Poursuivant l'idée de Marie Bonaparte, Bachelard explique encore la liaison entre l'image de la mer et celle de la figure maternelle, dans notre imaginaire :

> « *Aimer une image, c'est toujours illustrer un amour ; aimer une image, c'est trouver sans le savoir une métaphore nouvelle pour un amour ancien. Aimer l'univers infini, c'est donner un sens matériel, un sens objectif à l'infinité de l'amour pour une mère* » (Bachelard 2016 : 138-139).

Le fait que l'héroïne abandonne sa fille (à son père) est un signe de crise grave de l'identité et doit être aussi mis en rapport avec la relation avec sa propre mère. Nous pouvons ajouter que dans tous ses récits, l'héroïne de Darrieussecq a une relation pour au moins problématique avec sa mère. Dans *Le mal de mer*, le titre nous donne un jeu de mots que nous ne saurons pas ignorer. Le mal de mer devrait être lu plutôt comme le mal de ….mère. En proie à une fascination tranquille devant la mer, le lecteur peut bien supposer que l'héroïne est à la recherche d'une image maternelle rassurante. Dans son étude, Bachelard observe le fait que l'eau est le seul « élément berçant. C'est un trait de plus de son caractère féminin : elle berce comme une mère » (Ibid. : 154).

Ce que ressent l'héroïne envers sa mère reste un mystère, on peut seulement supposer un manque d'individuation[2], on peut supposer qu'elle a raté « le matricide », vu comme « nécessité vitale » pour notre individuation (Kristeva 2015 : 38). Si l'héroïne n'assume pas son rôle de

[2] Selon Carl Gustav Jung, l'individuation est le processus de prise de conscience de l'individualité profonde.

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

mère envers sa petite fille et la quitte, on peut supposer qu'elle n'est pas encore devenue une adulte autonome, psychiquement, et qu'elle est restée encore l'enfant de sa mère. Une enfant qui ne peut pas « tuer » en elle sa mère et choisit de s'enfuir le plus loin possible. Mais en tant qu' « enfant » elle a encore besoin de sa mère, alors elle la cherche et la trouve dans l'image métaphorique de la mer.

Pour ce qui est de la mère de l'héroïne, celle-ci a comme un pressentiment de quelque chose de mal qui arrivera à sa fille. Ce n'est pas un soupçon commun, mais une sorte de vision hallucinatoire, typique pour les textes de Darrieussecq : le jour où l'héroïne s'en ira avec la petite, se trouvant dans la maison de sa mère, elle est vue par celle-ci comme un corps qui se dédouble, le second corps étant celui qui s'enfuira, mais cela, le lecteur le comprendra plus tard :

> « *Son corps était raide, cassé, compact, strictement délimité par le contre-jour, mais suspendu en même temps, aux clavicules si l'on veut, si bien que se détachait un autre corps, plus fluide, penché en avant, mais échappant aux rayons de lumière, volatil et fluctuant, flou, précédant le corps opaque, et retenu seulement aux épaules, par les bretelles croisées.* » (Darrieussecq, 2004: 39).

Il reste un trait de l'Eau que l'écrivaine ne veut pas nier, c'est la symbolique de l'eau comme liquide amniotique, d'où le sentiment d'apaisement et d'oubli de tout, expérience vécue par la fille de l'héroïne, en manque partiel d'ailleurs de sa mère :

> « *L'eau est un grand repos, une main tendue sous le corps* (…) *L'eau ressemble au sommeil.* (…) *Elle lâche le bord, nage dans l'oubli de l'eau, le corps mouvant et dénoué* » (Ibid. : 65-66).

Une différence intéressante est faite entre les rapports que la petite fille entretient avec sa mère et sa grand-mère. Si la relation avec la mer est une métaphore pour la relation maternelle, la liaison de la fillette avec sa grand-mère ressemble à une promenade dans la forêt. Ces promenades en

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

forêt ont bel et bien lieu, avant la fugue, et elles symbolisent un tout autre élément que l'Eau. Si l'eau engloutit, comme le ventre maternel, la forêt représente la Terre, avec sa solidité, donc ses certitudes. C'est depuis la sûreté de la terre que la petite aperçoit un jour la mer, qui est lointaine encore : « …elle respire, elle boit, elle s'amuse à regarder le fantôme de la mer » (Ibid. : 103). Si les promenades en forêt sont une initiation, comme les visites au Musée, toujours avec sa grand-mère, initiatrice pour la petite sur la Terre, le séjour au bord de la mer est une autre initiation, suivie, pourquoi pas, par une autre, celle de grandir désormais, après la fugue de la mère en Australie, sous la tutelle paternelle.

Les découvertes de la petite sont autant d'occasions pour l'écrivaine de décrire les formes infiniment diverses de la matière, la richesse incroyable de la matière de cet univers, l'histoire de l'humanité dont l'humanité –même en connaît extrêmement peu. Darrieussecq se lance dans des exposés scientifiques un peu rébarbatifs pour la lecture d'un roman (plus présents encore dans l'un de ses romans prochains, *White*) :

> « *L'iridium est un métal blanc venu de l'espace, sa présence sur Terre n'est due qu'à de hasardeux décrochements d'étoiles. On trouve, affleurant parfois, une unique strate contenant ces pépites à nom d'arc-en-ciel. Aucun fossile de dinosaure ne subsiste au-delà de la strate iridiée ; la thèse du météorite, pour expliquer leur disparition, trouve là son principal argument* » (Darrieussecq 2004: 103).

Dans un entretien, l'écrivaine déclare qu'elle aurait voulu inclure dans le texte de son récit un inventaire sur les types de vagues, mais qu'elle l'a jugé pourtant trop scientifique ; elle écrira, en revanche, un autre texte, la même année, sous le titre *Précisions sur les vagues*.

Le mal de mer est un récit audacieux, qui rompt non seulement avec l'intrigue traditionnelle mais avec toute une série d'aspects sûrs et certains de la fiction romanesque. Le lecteur ne saura jamais quels mystères cache l'héroïne, à la limite, on peut dire qu'on ne sait et on ne saura pas qui elle est,

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

tout simplement, en revanche, on nous propose une vision inattendue de l'univers. Espace d'exploration de soi et du monde, le texte de Marie Darrieussecq est surprenant, original et ouvre les yeux vers d'autres paysages que ceux habituels.

Bibliographie

Ouvrage analysé

DARRIEUSSECQ, M. 2004, *Le Mal de mer*, Paris : Gallimard-Folio.

Références

BACHELARD, Gaston, 2016, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière,* Édition numérique réalisée le 10 juillet 2016 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

CHEVALIER, Jean & GHEERBRANT, Alain, 1989, *Dictionnaire des symboles*, Paris : R. Laffont- Jupiter.

GYIMESI, Timea, 2015**,** « Des espaces-fantômes de Marie Darrieussecq », in : *Verbum. Analecta Neolatina,* Fasciculus 1-2, Budapest : vol. XV, pp. 86-97.

KRISTEVA, Julia, 2015**,** *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris : Gallimard, Folio-Essais

MILLER, Becky & HOLMES, Martha, 2001**,** Entretien avec Marie Darrieussecq, Paris : déc. 2001, www.mariedarrieussecq.com, dernier accès le 7 janvier 2020.

BDD-A30825 © 2020 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)